

# Les catastrophes naturelles dans les romans caribéens d'expression française

Alessia Vignoli

Instytut Romanistyki, Uniwersytet Warszawski, Polska

**Abstract** The notion of 'disaster' pervades the Caribbean thought. The common origin of the Caribbean region, the European colonization, caused two disasters: the extermination of Native Americans and the deportation of African slaves. The union between nature and the oppressed people against the oppressor resulted in the creation of an environmental conscience that the Caribbean literature has often expressed. This essay will investigate the common points shared by some Haitian, Martinican and Guadeloupean authors in the writing of natural hazards. It will show that, despite the diversity that marks the Caribbean, there is a repetition of common features that proves its geopoetic unity.

**Keywords** Disaster literature. French-Caribbean Literature. Haitian Literature. Natural disasters. Ecoliterature.

**Sommaire** 1 Introduction. – 2 Les catastrophes naturelles dans la pensée caribéenne. – 3 Projets de reconstruction, résistance individuelle et collective. – 3.1 Du roman paysan au roman post-sismique haïtien. – 3.2 Cyclone et culture de résistance. – 4 Enjeux sociopolitiques de la mise en fiction de la catastrophe. – 4.1 Catastrophes et esthétique 'spiraliste' dans le milieu rural et urbain haïtien. – 4.2 Chronique d'un désastre politique et social. – 5 Exprimer le retour du refoulé. – 5.1 Un cyclone refoulé. – 5.2 Le séisme comme catharsis. – 6 Conclusion.



**Edizioni**  
Ca' Foscari

## Peer review

Submitted	2020-07-30
Accepted	2020-09-09
Published	aaaa-mm-dd

## Open access

© 2020 | Creative Commons Attribution 4.0 International Public License



**Citation** Vignoli, A. (2020). "Les catastrophes naturelles dans les romans caribéens d'expression française". *Il Tolomeo*, 22, 149-168.

**DOI** 10.30687/Tol/2499-5975/2020/01/026

## 1 Introduction

Dans le présent travail nous nous proposons de donner un panorama de la représentation de la catastrophe naturelle dans des romans appartenant aux littératures caribéennes d'expression française. Nous aborderons quelques œuvres d'auteur.e.s haïtien.n.e.s (Jean-Euphèle Milcé, Jean-Claude Figolé, Pierre Clitandre, Évelyne Trouillot), martiniquais (Raphaël Tardon) et guadeloupéen.n.e.s (Daniel Maximin, Gisèle Pineau, Maryse Condé) afin de mettre en évidence les points de convergence qui caractérisent la mise en fiction de l'aléa naturel (sécheresses, inondations, cyclones, tremblements de terre, éruptions volcaniques) aux Antilles françaises et en Haïti. Les littératures caribéennes sont en effet porteuses de préoccupations communes par rapport à la thématique de la catastrophe, malgré le caractère composite des territoires d'origine des romans évoqués. Nous verrons que la catastrophe peut être exploitée par l'écrivain.e pour dénoncer des inégalités sociales. Elle peut aussi donner voix à une résistance individuelle ou collective ou réveiller chez les personnages du récit des souvenirs du passé.

Compte tenu des différences du point de vue de la langue et surtout des expériences historiques,<sup>1</sup> les littératures caribéennes ont souvent exprimé les liens qui se sont créés entre les habitants et la nature tropicale, hostile au colonisateur européen. Notre parcours nous permettra de montrer que, dans ce corpus hétérogène, il est possible de repérer, en regard d'un ensemble de traits similaires et divergents, des esthétiques diversifiées, associées à une 'littérature de la catastrophe' qui ne cesse de s'écrire au-delà des frontières, à la croisée des cultures.

## 2 Les catastrophes naturelles dans la pensée caribéenne

Selon le romancier cubain Antonio Benítez-Rojo, les facteurs mis en place d'habitude pour décrire cette région composite constituent les obstacles principaux que l'on rencontre quand on étudie la Caraïbe : sa situation insulaire et archipélique, son instabilité politique, son hétérogénéité culturelle, son syncrétisme religieux, l'isolement réci-

---

Le présent article a été réalisé grâce à la subvention du projet *Literackie obrazowanie katastrof naturalnych w prozie haitańskiej i antylskiej* (nr. 2017/27/N/HS2/00671) accordée par Narodowe Centrum Nauki, Polska (Centre National de Recherche Scientifique, Pologne).

<sup>1</sup> Ainsi, parmi les pays caribéens de langue française, il est important de distinguer Haïti de la Martinique et de la Guadeloupe car leurs histoires, aux origines coloniales semblables, sont sensiblement différentes, l'Indépendance d'Haïti de la France datant de 1804.

proque des îles et l'absence d'une historiographie commune ([1989] 2001, 1). On peut même parler d'une difficulté à nommer cet espace qui se reflète dans la confusion persistante entre 'Antilles' et 'Caraïbe', deux mots qui ont une origine linguistique différente, sans parler du terme anglais, *West Indies*, hérité de l'époque coloniale.<sup>2</sup> Malgré ces distinctions, Benítez-Rojo affirme qu'il faut envisager la Caraïbe dans sa globalité géoculturelle. L'écrivain cubain défend l'idée d'une conception cyclique de la temporalité qui correspond à une façon spécifiquement caribéenne de vivre l'histoire synchroniquement, à savoir qu'une phase historique donnée n'efface pas celle qui la précède. Il associe cette répétition au caractère insulaire de la région et, surtout, à l'expérience de la plantation, commune à tous les territoires caribéens. Il s'agit, selon lui, d'une répétition implacable des dynamiques économiques et sociales appartenant au mécanisme de la plantation ([1989] 2001, 203). En se référant explicitement à Gilles Deleuze et Félix Guattari,<sup>3</sup> Benítez-Rojo évoque la nature rhizomatique de la région caribéenne, ce qui n'est pas sans rappeler la « poétique de la relation » et le concept d'« identité-rhizome » théorisés par le Martiniquais Édouard Glissant.<sup>4</sup> Benítez-Rojo parle de « méta-archipel » pour définir l'espace caribéen ; contrairement à un archipel 'ordinaire', le « méta-archipel » n'a pas de limites ni de centre, il est un espace chaotique à l'intérieur duquel il y a une île qui se multiplie sans cesse ([1989] 2001, 9).

Deux catastrophes majeures ont frappé la région caribéenne après l'arrivée des Européens sur les territoires habités par les peuples autochtones. Au génocide des Amérindiens<sup>5</sup> a fait suite la traversée transocéanique des navires remplis d'esclaves africains qui ont dû s'adapter au travail dans les plantations et, en même temps, faire corps avec la nature tropicale pour se tourner contre le maître européen. Sur ces terres de « métissages imposés par les vols de l'histoire » (Maximin 2006, 15), la nature a joué un rôle central dans la lutte des opprimés contre les oppresseurs. Comme l'explique l'écrivain guadeloupéen Daniel Maximin, la surpuissance de l'élément naturel à l'époque coloniale mettait tous les individus à l'épreuve, sans épargner les Européens qui se montraient vulnérables à ses déchaînements (2006, 93). La nature caribéenne a pu être ainsi associée aux révoltes, imprévisibles et destructrices, qui ravageaient fréquem-

---

**2** Comme le rappelle Virginie Turcotte, 'Antilles' est le nom donné à ces territoires par les colonisateurs, alors que 'Caraïbe' trouve son origine dans le mot *karib* qui désignait un des peuples autochtones et sa langue (2010, 24).

**3** Voir Deleuze, Guattari 1980.

**4** Voir Glissant 1990.

**5** Le terme 'génocide' est utilisé par plusieurs spécialistes pour se référer au massacre des Amérindiens. Voir Fombrun (1992, 96-7) et Fouchard (1972, 109-10).

ment leurs habitations et plantations. À partir de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, les contacts entre les Européens et les peuples de la Caraïbe ont provoqué des dégâts irréversibles dans les écosystèmes de la région.<sup>6</sup> Malcom Ferdinand constate que ces dégâts ont été à la base d'une « révolution écologique coloniale » qui a marqué les modes de vie des populations caribéennes, leur rapport à la terre et à l'environnement (2015, 65).

Dans la littérature caribéenne, on remarque une forte présence de la représentation du cyclone. L'écrivain cubain Alejo Carpentier accorde un rôle de premier plan au cyclone dans *El siglo de las luces* (*Le siècle des lumières*, 1962) alors que le poète barbadien Kamau Brathwaite le place au centre de sa réflexion sur l'identité caribéenne (Deckard 2016, 28-9). Le cyclone est récurrent chez d'autres poètes caribéens, comme le Jamaïcain Ishion Hutchinson (*After the Hurricane*, 2016) ou la Portoricaine Loretta Collins Klobah (*After Hurricane Lenny, Carriacou*, 2011). On peut mentionner aussi *Against the Grain* (2008), un texte autobiographique où Edward A. Markham, originaire de Montserrat, évoque le passage du cyclone 'Hugo' en 1989, et le roman *Land of Love and Drowning* (2014) où Tiphonie Yanique, née aux Îles Vierges des États-Unis, narre la vie de trois générations d'une famille confrontée à plusieurs cataclysmes. Si l'on prend en considération la présence du tremblement de terre dans la pensée caribéenne, on peut observer que l'isotopie du séisme soutient la parole défaite et hachurée des deux poètes martiniquais Aimé Césaire et Édouard Glissant (Shelton 2015, 1623). Quant aux volcans, ils ont une fonction spécifique dans l'imaginaire caribéen et l'éruption volcanique est une métaphore très parlante chez Aimé Césaire, Frantz Fanon, Édouard Glissant et Vincent Placol. Selon Mark D. Anderson, la géographie volcanique de la Caraïbe possède un statut symbolique rattaché à la construction des identités individuelles et nationales (2011, 107-8). Dans son étude de la métaphore du volcan dans *Cahier d'un retour au pays natal* (1939) de Césaire, J. Michael Dash souligne le rôle central du feu sortant du volcan qui exprime une force puissante et purificatrice. Selon Dash, le mouvement ascensionnel de la conflagration imprègne l'imagination de Césaire et figure la nécessité de changements politiques radicaux (1998, 68).

Ces exemples montrent que l'écriture de la catastrophe s'étend sur l'ensemble des pays caribéens et que, souvent, le thème du désastre peut donner naissance à la parole des peuples opprimés qui expriment leur résistance contre la domination. Comme le constate Françoise Simasotchi-Bronès, les littératures caribéennes sont le lieu

---

<sup>6</sup> L'érosion des terres à la suite de l'abattage des bois, préconisé par l'administration coloniale en vue d'augmenter la surface de la plantation sucrière, en est un exemple patent. Voir Barthélémy (2000, 58-61 et *passim*).

d'expression d'une conscience écologique, née de la relation entre l'individu dominé et son environnement :

Écolittératures, nées dans l'imminence du désastre, elles [les littératures caribéennes] révèlent ou rappellent la charge de résistance et d'émancipation portée par la conscience écologique spontanée des populations précarisées et subalternisées (Amérindiens, esclaves africains, etc.) dans la géohistoire néo-américaine (2020, 292-3).

### 3 Projets de reconstruction, résistance individuelle et collective

Certains auteurs semblent vouloir mettre l'accent sur le dépassement du trauma engendré par la catastrophe et sur la possibilité d'une reprise en main et d'un recommencement collectif. Dans deux romans appartenant à notre corpus d'analyse, *Les jardins naissent* de l'écrivain haïtien Jean-Euphèle Milcé et *L'Île et une nuit* du Guadeloupéen Daniel Maximin, la catastrophe entraîne plusieurs conséquences positives : la mise en œuvre des projets de reconstruction, l'émergence d'une nouvelle pensée citoyenne et le rétablissement individuel et collectif après le désastre.

#### 3.1 Du roman paysan au roman post-sismique haïtien

La littérature haïtienne est riche en exemples de représentations de cataclysmes de tout genre, avec un intérêt particulier pour l'observation de la dégradation écologique. Bien avant le tremblement de terre du 12 janvier 2010, qui a très durement endommagé l'environnement haïtien, plusieurs auteurs ont proposé dans leurs romans une réflexion sur les dégâts causés par deux phénomènes en particulier : la sécheresse et la déforestation. La tradition littéraire haïtienne du roman paysan, inaugurée par *La montagne ensorcelée* (1931) de Jacques Roumain, se charge du devoir de représenter la condition paysanne et les problématiques associées à la terre avec un intérêt pour la dimension ethnographique du milieu rural. Dans son étude des rapports entre le discours romanesque et la réalité paysanne, Marie-Denise Shelton souligne que plusieurs romans consacrés au milieu rural décrivent les conséquences du « drame de la terre »<sup>7</sup> qui pèsent sur la vie du paysan haïtien : l'érosion des mornes, les catastrophes naturelles, l'iso-

---

<sup>7</sup> C'est le titre aussi d'un roman de Jean-Baptiste Cinéas (*Le drame de la terre*, Cap-Haïtien, Imprimerie du Séminaire adventiste, 1933).

lement, l'ignorance et la pauvreté (1993, 55). Parmi les romans qui abordent le thème du « drame de la terre », *Gouverneurs de la rosée* (1944) de Jacques Roumain occupe une place particulière. L'auteur y met en valeur l'importance de la solidarité entre les paysans et la nécessité du travail collectif (*coumbite* en créole haïtien) pour surmonter le drame économique et social. Il raconte les efforts des villageois pour trouver de l'eau afin de sortir d'une longue période de sécheresse et dénonce l'érosion des mornes provoquée par le déboisement massif pratiqué par les paysans eux-mêmes. Selon Malcom Ferdinand, Roumain est l'un des premiers écrivains « à avoir réussi à penser ensemble l'exigence de préservation des ressources naturelles avec les luttes pour l'égalité et la liberté d'un peuple » (2015, 70).

La pratique du travail collectif des paysans haïtiens réapparaît dans sa version contemporaine dans le roman post-sismique *Les jardins naissent* de Jean-Euphèle Milcé, publié en 2011. Dans ce court roman narré souvent sur un mode ironique, l'auteur met en relief un projet quasi utopique : la reconstruction de Port-au-Prince. Il imagine la coopération des habitants qui travaillent ensemble pour transformer la ville détruite en une « capitale-jardin » (Milcé 2011, 49), en faisant pousser des espaces verts au milieu des décombres. Parmi les principaux acteurs de cette tentative pour revitaliser la ville figurent Daniel, un Haïtien expulsé du Canada à cause de sa situation d'immigré irrégulier, et Marianne, une Française au service du CICR (Comité International de la Croix Rouge) suisse. Milcé met en valeur la part active des Haïtiens dans la reconstruction de leur pays, idée rarement acceptée dans les projets gérés par les ONG internationales.<sup>8</sup> L'opération d'ensemencement des potagers, telle qu'elle est imaginée dans ce roman, montre la nécessité de donner aux Haïtiens un rôle de premier plan pour bâtir l'avenir du pays :

Le projet s'est mué en lutte adoptée et portée par des populations qui n'ont cessé de réclamer, en plus du droit de vote, celui de mettre leur grain de sel dans les plans du futur. (Milcé 2011, 98)

Des travaux récents en écocritique, en particulier ceux de Serenella Iovino et de Bruno Latour, montrent que le dépassement de la catastrophe dans le milieu urbain est possible si l'on adopte une perspective fondée sur une pensée 'bioéthique' qui intègre la mémoire de la ville et l'imagination littéraire.<sup>9</sup> Milcé propose une solution quelque peu utopique pour la sortie de la paralysie après le séisme, qui n'est pas complètement désincarnée ou illusoire. Elle oppose à une approche technocratique et au concept paternaliste de 'résilience' une alternative

---

<sup>8</sup> Voir Schuller 2016, 171-223.

<sup>9</sup> Voir Iovino 2015, 2016 et Latour 2015.

'verte', c'est-à-dire l'idée de renouer avec la tradition haïtienne des jardins créoles.<sup>10</sup> Cette idée est mise en avant en faveur d'une approche environnementale qui allie la vie matérielle, sociale et politique de la ville avec son environnement. L'espace post-sismique de Port-au-Prince, celui d'une extrême désolation matérielle et humaine, se transforme en une 'biopolis' planifiée et mise en œuvre par les Haïtiens. La solution romanesque proposée par Milcé est en même temps ironique car elle dévoile une distorsion entre les projets humanitaires introduits de force par les ONG et les besoins réels du pays. En ce sens, en tissant des liens entre la conscience environnementale et l'esthétique littéraire, *Les jardins naissent* donne vie à un projet social qui incite à l'action et à l'évolution de la pensée écologique (Blanc, Chartier, Pughe 2008, 17).

### 3.2 Cyclone et culture de résistance

La représentation littéraire de la catastrophe naturelle peut aussi mettre en valeur le rôle de la résistance individuelle face au désastre, comme le montre le roman *L'Île et une nuit* (1995) de l'écrivain guadeloupéen Daniel Maximin, organisé autour d'un cyclone.<sup>11</sup> Déjà connu et redouté par les Amérindiens,<sup>12</sup> le cyclone ou l'ouragan, comme il serait plus approprié de l'appeler dans le contexte caribéen,<sup>13</sup> est un phénomène météorologique sensiblement différent des éruptions volcaniques et des tremblements de terre, par le fait qu'il vient de l'extérieur (hors de l'île) et qu'il est perçu comme plus menaçant car d'origine inconnue. De plus, sa trajectoire est souvent imprévisible. Pourtant, le lien entre création et destruction, thème récurrent dans les œuvres de Maximin, appartient aussi à ce phénomène, comme le montre l'origine du mot 'ouragan', qui remonte aux peuples amérindiens du Mexique et de la Caraïbe. Les Maya et les Taïnos appelaient 'Huracan' un dieu créateur et, en même temps, maléfique car il avait le pouvoir de déchaîner de forts vents sur la terre et de provoquer des inondations (Emanuel 2005, 18).

---

**10** Sur le savoir-faire des paysans haïtiens, notamment sur leurs techniques de mise en valeur du jardin créole, voir Lévy 2004, 80-1.

**11** Il s'agit de 'Hugo' qui a frappé la Guadeloupe en 1989 (Britton 2010, 111).

**12** « C'est précisément sous la plume du Découvreur Christophe Colomb que se trouve la première évocation de la plus fantasque des catastrophes naturelles - l'ouragan. Il s'agit, bien entendu, de cet 'huracan', en parler amérindien, qui s'opposa au dessein de l'Amiral de la Mer Océane de donner fond dans l'île promptement baptisée Dominique. C'était le dimanche 3 novembre de l'An 1493 » (Yacou 2007, 9).

**13** « Les cyclones tropicaux prennent des noms différents selon la mer ou l'océan où ils naissent. On les appelle 'typhons' (*typhoon* en anglais) dans le Pacifique, 'Baguia' aux Philippines, *willy-willies* près des côtes de l'Australie, ou 'ouragans' (*hurricanes* en anglais) dans l'océan Atlantique nord et sur la mer des Caraïbes » (Chaboud, s.d.).

Dans *L'Île et une nuit*, le cyclone peut difficilement être intégré au paysage guadeloupéen et il est décrit dans toute sa force aveugle et destructrice.<sup>14</sup> Le personnage principal, Marie-Gabriel, se prépare à résister au désastre, enfermée dans sa vieille maison. La lutte entre la femme et le cyclone se déroule pendant une nuit, au cours de sept heures auxquelles correspondent sept chapitres. La tempête fait revivre des voix du passé qui appartiennent à des personnes lointaines, chères à Marie-Gabriel. La femme, seule face à la puissance déchaînée de la nature, fait appel à des éléments protecteurs qui créent une sorte de « communauté intertextuelle » (Britton 2010, 123) :

les amis, les livres, Adrien, la mémoire de la naissance et de l'enfance, la musique, le conte et la légende. (Chalet-Achour 2000, 51)

*L'Île et une nuit* est un roman de combat individuel où la résistance contre le malheur tient symboliquement dans le choix de Marie-Gabriel de rester dans sa maison et d'attendre l'arrivée du cyclone en solitaire, pendant « une veillée de survie » (Maximin 1995, 31). Malgré de nombreuses références à des catastrophes qui ont réellement eu lieu et bien que l'auteur se livre parfois à leur description, l'accent est mis sur le comportement humain face à l'événement et sur la résistance de l'individu mais aussi de toute la communauté atteinte par le cyclone :

il n'y avait d'humain à préserver dans tout cyclone que le naturel de la résistance des humains. (Maximin 1995, 93)

Il convient de souligner à cet égard que *L'Île et une nuit* se termine par une opposition qui, chez Maximin, signale plutôt une ambivalence, entre le désastre et la création, la destruction entraînée par l'ouragan et la résistance qui préfigure une reconstruction :

Au dehors, le cyclone déchaîné assurait les finitions de la catastrophe. Et pourtant, elle entendait déjà sourdre la résistance de l'île au travail sous le masque du désastre en cours. (Maximin 1995, 172)

Le cyclone est le symbole par excellence de la conception cyclique de la temporalité exprimée par Daniel Maximin dans son œuvre romanesque. La nature, en véritable actant du récit, impose ses rythmes et ne recule pas devant les aléas du contrôle de l'homme ; au contraire, elle 'se rebelle' périodiquement, comme le montrent les dernières saisons cycloniques, particulièrement violentes (voir Rozières 2017). En

---

**14** Maximin remarque pourtant que la force destructrice du cyclone n'est pas forcément négative : « Ils ne font pas que de la destruction. Ainsi le cyclone abat les mauvais arbres, fait des coupes claires qui permettent de régénérer les forêts » (2006, 25).

même temps, l'imaginaire apocalyptique qui parcourt le roman est remis en question par l'auteur à travers la représentation qu'il donne du phénomène naturel. En effet, chez Maximin le cyclone ne figure pas la fin du monde : au contraire, son passage s'insère dans la dynamique d'un éternel recommencement, donnant lieu à une vision de la Caraïbe qui rappelle celle de Benítez-Rojo, beaucoup plus proche de l'idée de 'chaos' que de celle d'apocalypse' (Britton 2010, 114).

#### **4 Enjeux sociopolitiques de la mise en fiction de la catastrophe**

Comme le remarque Peter Utz, la littérature peut remplir une fonction d'avertissement et dénoncer le comportement de l'homme, qui agit trop souvent en maître des lieux :

elle s'insurge contre une civilisation qui exclut la nature, incapable de la percevoir autrement que comme une menace hostile et catastrophique. ([2013] 2017, 18)

La littérature met aussi en garde contre les inégalités au sein d'une société, souvent préexistantes, qui deviennent encore plus évidentes après une catastrophe. Cette fonction d'avertissement qui revient à la littérature de la catastrophe est bien illustrée dans deux romans haïtiens, *Les possédés de la pleine lune* de Jean-Claude Figolé et *Cathédrale du mois d'Août* de Pierre Clitandre, et un roman martiniquais, *La Caldeira* de Raphaël Tardon. Malgré les divergences dues aux pays de provenance des auteurs, aux désastres représentés et aux différentes esthétiques déployées, ces exemples montrent bien que la mise en fiction de la catastrophe peut avoir une dimension sociale.

##### **4.1 Catastrophes et esthétique 'spiraliste' dans le milieu rural et urbain haïtien**

Figolé et Clitandre abordent de façon complexe le rapport entre une communauté et son environnement en ayant recours à une esthétique dite 'spiraliste'.<sup>15</sup> Dans *Les possédés de la pleine lune*, publié en 1987, Figolé met en scène l'univers mystérieux des Abricots, village de pêcheurs situé dans le sud-ouest d'Haïti. Dans cette « chro-

---

<sup>15</sup> Selon ses principes, le rapport au réel repose principalement sur l'hybridation des genres, la fragmentation du récit et les techniques répétitives des contes qui créent une atmosphère onirique, voire surréaliste (Chemla 2015, 36).

nique villageoise où la réalité et les mythes se confondent » (Chemla 2015, 38), l'écrivain décrit une succession de catastrophes d'origine humaine et naturelle. Parmi les catastrophes dues aux hommes, les faits réels et surnaturels se mêlent : la découverte d'un cadavre, la disparition d'un corps, mais aussi la présence menaçante d'une « bête à sept têtes », monstre mythologique présent aussi dans le folklore caribéen qui, dans le texte, représente sur un mode allégorique la dictature duvaliériste (Parisot 2018, 167). Fignolé brosse le portrait de la vie paysanne et de ses difficultés, montrant l'immobilité des habitants face aux cataclysmes de toute espèce qui s'abattent sur le village et dévastent les récoltes :

Entre une récolte perdue et une autre à moitié dévastée par les rats ou par la sécheresse, par les averses ou par les sauterelles, nous végétons. (Fignolé 1987, 32)

Le village des Abricots est décrit comme un lieu

rongé par la pluie acide, calciné par une sécheresse, balayé par trois cyclones, décoloré par décision de la bête à sept têtes. (Fignolé 1987, 97)

Au milieu de cet univers apocalyptique, la terre, personnifiée, souffre comme les habitants du village. La pluie est accueillie comme un miracle par les paysans car elle signifie le retour à la vie et aux activités liées à la culture des champs. Pourtant, souvent les pluies trop abondantes provoquent des inondations meurtrières. Comme dans les contes narrés par plusieurs grand-mères qui apparaissent dans le roman, cyclones, sécheresses et épidémies se répètent dans un mouvement cyclique, symbole d'une spirale inéluctable d'où les paysans des Abricots semblent ne pas pouvoir sortir.

Dans *Les possédés de la pleine lune*, les catastrophes s'enchaînent et accablent l'existence des Haïtiens dans le milieu rural. De même, la menace de l'apocalypse caractérise aussi la vie dans le milieu urbain, en particulier dans les bidonvilles de Port-au-Prince, comme on peut le voir dans *Cathédrale du mois d'Août* de Pierre Clitandre, publié en 1980. Clitandre y raconte l'exode des paysans contraints à émigrer vers la capitale à cause de la centralisation des activités provoquée par une décision administrative. Yolaine Parisot considère que l'esthétique 'spiraliste' de Clitandre « abolit les frontières entre le cauchemar et la réalité » (2018, 176). En effet, l'univers représenté dans *Cathédrale du mois d'Août* est dominé par la présence menaçante de la fin du monde, préfigurée par le climat d'oppression qui règne sur le bidonville et par des désastres d'origine naturelle qui sont le miroir de la dégradation de tout un écosystème. Une isotopie de l'apocalypse balise le récit où plusieurs catastrophes se suc-

cèdent : des épidémies de peste et des cycles de sécheresse, brusquement interrompus par des pluies torrentielles qui provoquent des inondations. Comme dans *Les possédés de la pleine lune* de Fignolé, chez Clitandre les pluies entraînent des victimes et des dégâts matériels dans le bidonville :

Il avait plu durant tout un jour sans arrêt et *l'avalasse* avait emporté vers la mer des lits aux ressorts brisés, des tôles rouillées, des planches de bicoques effondrées et autres objets hétéroclites, sous les cris angoissés des habitants de la zone. Le lendemain, sous un soleil de zombi jaloux, ces derniers découvrirent des cadavres d'hommes, de femmes et de chiens, obstruant la bouche d'égout et flottant sur une eau sale. Personne ne les reconnut ou les pleura. (Clitandre [1980] 2013, 19)

Après chaque *avalasse*, 'pluie torrentielle' en créole haïtien (Valdman, Iskrova 2007), des cadavres flottent sur l'eau boueuse et une odeur de mort se répand parmi les bicoques du bidonville ; les gens paniquent, convaincus qu'une épidémie de peste va bientôt éclater.

Si la représentation des catastrophes naturelles peut contribuer à une illustration, sur un ton apocalyptique et sur un mode allégorique, des existences écrasées par la répression politique et la dégradation de l'environnement, elle peut aussi faire revivre, *a posteriori*, des conflits sociaux qui peinent à disparaître, comme le montre le Martiniquais Raphaël Tardon dans son roman *La Caldeira*.

## 4.2 Chronique d'un désastre politique et social

Dans *La Caldeira*, publié en 1948, l'éruption de la Montagne Pelée, survenue en 1902, est un élément central de la narration. Le roman, malheureusement oublié par la critique, présente la lutte électorale de 1902 où les Blancs affrontent les Mulâtres.<sup>16</sup> Loin d'être une simple description des derniers jours de la ville de Saint-Pierre, ancienne capitale de la Martinique, et de ses habitants, *La Caldeira* est un récit aux fortes implications morales. L'auteur y décrit le préjugé de couleur ainsi que l'éternelle lutte entre les Mulâtres et les *Békés* (Blancs descendant des familles des premiers colons), en partie responsables de la mort des Pierrotins, coincés dans Saint-Pierre à cause du second tour des élections législatives du 11 mai 1902 - date qui sous aucun prétexte ne pouvait être repoussée. Tardon dénonce ainsi la sottise

---

<sup>16</sup> Les élections législatives opposaient le planteur Fernand Clerc (Parti républicain progressiste), Louis Percin (Parti radical socialiste) et Joseph Lagrosillière (Parti socialiste ouvrier). Voir Ursulet 1997, 121-48.

cachée derrière la rivalité politique et sociale qui est à l'origine de la décision des autorités de ne pas évacuer la ville. Le message de l'auteur est clair : la responsabilité humaine est évidente car les autorités auraient pu éviter la catastrophe humaine. Dans *La Caldeira*, une description détaillée du déroulement de la catastrophe alterne avec la représentation de la société de Saint-Pierre, de ses vices et de son racisme, visibles derrière certains aspects de la vie quotidienne. L'éclatement de la Montagne Pelée est décrit par l'auteur à travers une narration presque cinématographique où le suspense joue un rôle central : après une succession de signes avant-coureurs et de décès mystérieux aux teintes grand-guignolesques, le volcan écrase Saint-Pierre avec toute sa puissance. L'effet de cette technique de retardement, à l'instar d'un *disaster movie* hollywoodien, est la sidération face à une catastrophe qui ne devait pas se produire avec une telle ampleur. L'investissement du roman dans le social est aussi manifeste : la catastrophe met fin à la hiérarchie traditionnelle, elle nivelle les différences et rend tous les individus identiques. D'où des effets d'humour noir qui mettent en pièces toute distinction de race :

Adieu Saint-Pierre, lumière des Antilles. De toutes les Antilles, quarante mille personnes ensevelies sous les décombres, surprises dans la rue, ou projetées loin en mer sous le choc de la nuée, tel était le tribut électoral payé à la mort. Un charnier pour un siège au Parlement. La mort gagnait sur tous les tableaux. C'était elle la triomphatrice de la bagarre politique et raciale. Pour le prouver d'irréfutable façon, elle étendit dans les rues, sur la Savane, sur le boulevard, trois mille cadavres. [...] Pas un de plus ; sur les quarante mille qu'elle emporta. Aucun de ces cadavres ne put être identifié : ils étaient tous noirs, scalpés, épilés, défigurés ; sans nez, sans lèvres, et nus. Blancs, octavons, quarterons, hybrides, mulâtres, chabins, câpres, nègres, ils étaient tous noirs, carbonisés, uniformément noirs, et sans la moindre caractéristique ethnique. (Tardon [1948] 1977, 293-4)

Comme le souligne Jack Corzani (1999, 96), Tardon mentionne de façon méticuleusement ironique les catégories établies sur une base prétendue scientifique par l'« hématologie raciste » à partir de Moreau de Saint-Méry.<sup>17</sup> Or le racisme, inhérent à la société de Saint-Pierre, survit après la catastrophe. Dans la dernière scène du roman, le Mulâtre Perrier rend visite à son demi-frère Joubert à l'hôpital de Fort-de-France, mais il est toujours considéré comme un intrus par son père blanc. Le roman de Tardon, qui place la responsabilité humaine au centre de la catastrophe, se termine sur une note pessimiste car

---

<sup>17</sup> Voir Moreau de Saint-Méry 1797, 71-99.

l'éruption destructrice n'a pas réussi à briser le préjugé de couleur. Cette conclusion de Tardon est confirmée par les sources documentaires, parmi lesquelles le témoignage de Césaire Philémon :

Beaucoup de gens croient naïvement que l'horrible catastrophe du 8 mai 1902 entraînera – entre autres conséquences – la disparition du stupide préjugé à cause des affreux malheurs subis en commun par tous les enfants du pays. – Erreur. (1930, 126)

## 5 Exprimer le retour du refoulé

Après la catastrophe et déclenchés par celle-ci, des souvenirs tapis au fond de la mémoire peuvent remonter à la surface. Dans les romans que nous avons choisis pour illustrer cette fonction de la catastrophe, *L'Espérance-macadam* de Gisèle Pineau et *Absences sans frontières* d'Évelyne Trouillot, il s'agit d'épisodes traumatiques liés à l'enfance des personnages ou de secrets de famille inavouables. Le désastre fait ainsi revivre un passé refoulé que l'on croyait à jamais oublié.

### 5.1 Un cyclone refoulé

Les catastrophes naturelles sont souvent les déclencheurs de l'action dans l'œuvre de Gisèle Pineau, auteure d'origine guadeloupéenne née à Paris. *L'Espérance-macadam*, publié en 1995, s'ouvre par la description du paysage guadeloupéen après le passage du cyclone 'Hugo', en 1989. Le même événement est repris à la fin du roman, conformément au mouvement circulaire qui rappelle la nature périodique du cyclone. Parallèlement, un autre cyclone est évoqué tout au long de la narration : celui qui a ravagé la Guadeloupe en 1928. La protagoniste, Éliette, n'a que huit ans quand le cyclone de 1928 s'abat sur sa maison. Tout ce qu'elle sait de cet événement lui a été raconté par sa mère Séraphine, qui lui en a parlé pendant des années pour dissimuler une vérité qui porte sur le passé de la famille. En effet, l'histoire racontée par Séraphine contient beaucoup de non-dits au sujet du « Passage de La Bête », selon l'expression dont elle se sert pour nommer la catastrophe. Celle-ci a laissé un « grand tourbillon » (Pineau 1995, 25) dans la tête d'Éliette et a rendu folle Séraphine. Éliette reste plongée dans le silence pendant trois ans après le cyclone et retrouve peu à peu sa voix grâce à la relation qu'elle noue avec le nouveau compagnon de sa mère. Devenue adulte, elle ne parvient pas à se souvenir de cette nuit ensevelie dans les « décombres de sa mémoire » (Pineau 1995, 126) et vit dans un « passé-toujours-présent » (64), enfermée dans son trauma.

En réalité, l'évocation du cyclone de 1928 est un subterfuge dont se sert Séraphine pour masquer la violence perpétrée par son com-

pagnon sur leur fille Éliette. Cette superposition du phénomène naturel et du viol se répète dans l'histoire racontée par Angela, jeune fille qui trouve protection chez Éliette après avoir dénoncé son père Rosan, qui abusait d'elle depuis des années :

Combien de fois s'était-il jeté pis qu'un cyclone sur le corps d'Angela. Bête sauvage ! (Pineau 1995, 252)

Quand Éliette entend l'histoire d'Angela, les souvenirs traumatiques liés au viol qu'elle a subi en 1928 remontent à la surface. Soixante ans après, elle comprend que la poutre qui l'a traversée quand elle avait huit ans « avait un visage, des yeux, des dents longues » (Pineau 1995, 219) et qu'il s'agissait de son père biologique, surnommé Ti-Cyclone dans son enfance. À cause de ses blessures, Éliette ne peut pas avoir d'enfants et son désir de maternité, amputé par la violence du père, va naître seulement avec l'arrivée d'Angela.

Régine Jean-Charles explique que le passage de 'Hugo' en 1989, la dévastation et le trauma qu'il a occasionnés ont permis à Pineau de trouver un lexique capable de décrire la brutalité du viol et de l'inceste (2014, 101-2). Pineau a ainsi pu faire un parallèle entre les effets du viol sur le corps de la femme et les conséquences du passage du cyclone sur le paysage. Pour Éliette, après soixante ans passés « avec un cyclone niché en dedans d'elle » (Pineau 1995, 280), 'Hugo' signifie une délivrance. Les pluies torrentielles qui accompagnent le cyclone sont vécues comme une purification pour le corps et l'âme de la femme violée qui se dresse face aux vents menaçants et se met à danser, emportée par le son des tambours provenant d'une des cases du quartier. Juste quelques heures avant l'arrivée de 'Hugo', Éliette rend visite à sa marraine, qui connaît toute la vérité au sujet de la violence subie par la femme en 1928. La marraine refuse de raconter l'épisode du viol, consciente du fait qu'Éliette a désormais accès à la vérité :

Éliette, ma fille, tu connais déjà toute l'histoire. Laisse aller ce cyclone et comprends que la vie n'est pas une rumination éternelle. Il y aura d'autres cyclones, quantités. Et personne peut rien contre ça. [...] Et il faudra bien rester par en bas et puis se relever, rebâtir, panser les plaies, regarder pour demain l'espérance et replanter toujours, l'estomac accoré par la faim (Pineau 1995, 297).

La marraine réaffirme le caractère circulaire du cyclone et la nécessité de reconstruire, à chaque fois, après la destruction. Ses mots semblent vouloir souligner que la violence de la nature, comme celle perpétrée par l'homme, n'a pas de fin et revient toujours.

## 5.2 Le séisme comme catharsis

La thématique des secrets de famille dévoilés par la catastrophe naturelle est aussi abordée par l'écrivaine haïtienne Évelyne Trouillot dans *Absences sans frontières*, publié en 2013. Le roman raconte la vie de Gérard, qui a quitté Haïti pour New York en situation illégale, et son rapport avec sa fille de dix-sept ans, Géraldine, restée à Port-au-Prince. Gérard l'assiste de loin, en lui envoyant de l'argent, mais il participe aussi à sa formation culturelle. Il n'a jamais vu sa fille car il est parti avant sa naissance, et leur relation s'est soudée uniquement à distance. Moline, la mère de Géraldine, est décédée et l'enfant a grandi avec sa grand-mère Gigi et la sœur de celle-ci, Tanza.

Trouillot aborde la question des effets du séisme de janvier 2010 sur l'individu à travers le personnage de Gigi ; la catastrophe frappe intimement la vieille femme et fait remonter à la surface des souvenirs anciens. Ce processus est déclenché par une nouvelle bouleversante : le séisme modifie brusquement la situation de Gérard car, grâce à un changement dans la politique d'immigration aux États-Unis, les Haïtiens peuvent demander le TPS (*Temporary Protected Status*) et rentrer librement en Haïti. La possibilité du retour de Gérard, dix-neuf ans après son départ, signifie aussi le retour d'un passé refoulé fait de mensonges et de dissimulation. Gigi a des cauchemars qui font surgir une vérité inavouable sur la naissance de Géraldine. La catastrophe naturelle qui s'abat sur le pays est doublée d'un drame intime dont Gigi est la victime principale :

Tout annonçait un autre séisme, quelque chose de profond, de dangereux et d'immuable, auquel elle ne pourrait pas échapper. (Trouillot 2013,151)

À travers l'évocation des souvenirs de Gigi, l'on apprend que sa fille, Moline, avait fait une fausse couche dont Gigi n'avait jamais parlé à Gérard de crainte qu'il arrête d'envoyer de l'argent à la famille pour financer les études de Géraldine. Qui plus est, Gigi a sournoisement contraint Moline à coucher avec un homme amoureux de Tanza. Gérard ignore qu'il n'est pas le père biologique de sa fille, née de cette rencontre fortuite organisée par Gigi. Le séisme va précipiter la révélation de ce secret. Gigi, rongée par les remords à des années de distance, meurt quelques jours avant le retour de Gérard,

avec son secret intact et jamais avoué, forte et ambitieuse, désireuse que sa fille et sa petite-fille échappent à la misère qu'elle avait connue enfant et dans sa jeunesse. (Trouillot 2013, 238-9)

Tanza raconte la vérité à Géraldine qui comprend avoir grandi au milieu des mensonges. Dans *Absences sans frontières*, le tremblement

de terre joue un rôle de déclencheur de souvenirs tapis dans la mémoire et remis en vie. Il joue aussi un rôle cathartique car la quête identitaire, circonscrite par l'urgence, rend possible la reconquête de la dignité et une présence au monde au-delà des frontières.

## 6 Conclusion

Dans notre parcours à travers un corpus hétérogène comprenant des romans d'auteur.e.s haïtien.n.e.s, guadeloupéen.n.e.s et martiniquais, nous avons présenté plusieurs exemples d'écriture de la catastrophe issus du « méta-archipel » caribéen, en focalisant en focalisant notre attention en particulier sur des romans en langue française. En évoquant les travaux théoriques d'Antonio Benítez-Rojo, Édouard Glissant et Daniel Maximin, nous avons signalé les liens entre la géographie et la littérature et entre l'aspect destructeur du désastre et la résistance qui s'organise immédiatement après. En abordant la question de l'écriture de la catastrophe naturelle aux Antilles françaises et en Haïti, nous avons souligné l'importance de la conception cyclique du temps et de l'histoire qui sous-tend la pensée caribéenne ; il s'agit d'un dispositif spatiotemporel imposé par la géographie (isolement réciproque des pays caribéens à cause de leur situation insulaire) et par les circonstances historiques (héritage commun de la plantation esclavagiste).

En guise de conclusion, nous voudrions mentionner un roman où le « méta-archipel » caribéen s'ouvre au monde. Il s'agit d'*En attendant la montée des eaux* de l'écrivaine guadeloupéenne Maryse Condé, paru en 2010. L'action du roman se déroule dans différentes régions de la planète, d'abord en Afrique où est né le protagoniste, le docteur Babakar Traoré, jusqu'à la Caraïbe - Guadeloupe et Haïti - en passant par le Canada et le Moyen Orient. En se référant à de nombreux désastres à l'échelle globale, Condé veut mettre en avant une « solidarité cosmopolite » où s'articule une pensée sur la souffrance partagée par plusieurs pays (Brant 2015, 57-63). La structure 'à spirale' du roman rappelle, selon Daniel Brant, la conception cyclique de la temporalité élaborée par Daniel Maximin dans sa trilogie guadeloupéenne (2015, 61) mais aussi l'esthétique 'spiraliste' des Haïtiens Jean-Claude Fignolé et Pierre Clitandre et la répétition cyclique de la violence de l'homme et de la nature illustrée par Gisèle Pineau. La vision transcaribéenne et, plus généralement, transnationale du désastre qui est celle de Maryse Condé rappelle la démarche que nous avons entreprise pour montrer que la mise en fiction de la catastrophe naturelle, dans le roman caribéen d'expression française, peut s'articuler autour de quelques axes communs : les enjeux éthiques et politiques de la représentation du désastre, la mise en place d'une résistance individuelle ou collective et la remémoration d'événements traumatiques.

## Bibliographie

### Corpus d'analyse

- Clitandre, P. [1980] (2013). *Cathédrale du mois d'Août*. Port-au-Prince : Éditions Ruptures.
- Figolé, J.-C. (1987). *Les possédés de la pleine lune*. Paris : Seuil.
- Maximin, D. (1995). *L'île et une nuit*. Paris : Seuil.
- Milcé, J.-E. (2011). *Les jardins naissent*. Montréal : Éditions les 400 coups.
- Pineau, G. (1995). *L'Espérance-macadam*. Paris : Stock.
- Tardon, R. [1948] (1977). *La Caldeira*. Fort-de-France : Desormeaux.
- Trouillot, É. (2013). *Absences sans frontières*. Montpellier : Éditions Chèvre-feuille étoilée.

### Corpus secondaire

- Carpentier, A. (1962). *Le siècle des lumières*. Paris : Gallimard.
- Collins Klobah, L. (2011). *The Twelve-Foot Neon Woman*. Leeds : Peepal Tree Press.
- Hutchinson, I. (2016). *House of Lords and Commons*. New York : Farrar, Straus and Giroux.
- Markham, E.A. (2008). *Against the Grain : A 1950s Memoir*. Leeds : Peepal Tree Press.
- Yanique, T. (2014). *Land of Love and Drowning*. New York : Riverhead Books.

### Critique

- Anderson, M.D. (2011). *Disaster Writing : The Cultural Politics of Catastrophe in Latin America*. Charlottesville : University of Virginia Press.
- Barthélémy, G. (2000). *Créoles-Bossales : conflit en Haïti*. Petit-Bourg : Ibis Rouge.
- Benítez-Rojo, A. [1989] (2001). *The Repeating Island. The Caribbean and the Postmodern Perspective, Second Edition*. Durham ; London : Duke University Press.
- Blanc, N. ; Chartier, D. ; Pughe, T. (2008). « Littérature & écologie : vers une éco-poétique ». *Écologie et politique*, 36(2), 15-28.
- Brant, D. (2015). *Geographies of Suffering : the Literature of Catastrophe in the Francophone Caribbean* [PhD thesis]. Urbana-Champaign : University of Illinois at Urbana-Champaign.
- Britton, C. (2010). *The Sense of Community in French Caribbean Fiction*. Liverpool : Liverpool University Press.
- Chaboud, R. (s.d.). « Cyclones tropicaux ». *Encyclopædia Universalis*. <http://www.universalis.fr/encyclopedie/cyclones/>.
- Chaulet-Achour, C. (2000). *La trilogie caribéenne de Daniel Maximin. Analyse et contrepoint*. Paris : Karthala.
- Chemla, Y. (2015). *Littérature haïtienne 1980-2015*. Delmas : C3 Éditions.
- Corzani, J. (1999). « La fortune littéraire de la 'catastrophe de Saint-Pierre' : entre commémoration et mythification : le jeu des idéologies ». Yacou, A. (éd.), *Les catastrophes naturelles aux Antilles. D'une Soufrière à l'autre*. Paris : Karthala, 75-97.

- Dash, J.M. (1998). *The Other America : Caribbean Literature in a New World Context*. Charlottesville : University of Virginia Press.
- Deckard, S. (2016). « The Political Ecology of Storms in Caribbean Literature ». Campbell, C.; Niblett, M. (eds), *The Caribbean : Aesthetics, World-Ecology, Politics*. Liverpool : Liverpool University Press, 25-45.
- Deleuze, G. ; Guattari, F. (1980). *Capitalisme et schizophrénie 2 : Mille plateaux*. Paris : Minit.
- Emanuel, K. (2005). *Divine Wind. The History and Science of Hurricanes*. New York : Oxford University Press.
- Ferdinand, M. (2015). « La littérature pour penser l'écologie postcoloniale caribéenne ». *Multitudes*, 60(3), 65-71.
- Fombrun, O.R. (1992). *L'Ayiti des Indiens (analyses et textes d'historiens)*. Port-au-Prince : Fondation 92.
- Fouchard, J. (1972). *Langue et littérature des aborigènes d'Haïti*. Paris : Éditions de l'école.
- Glissant, É. (1990). *Poétique de la relation*. Paris : Gallimard.
- Iovino, S. (2015). *Ecologia letteraria. Una strategia di sopravvivenza*. Milano : Edizioni Ambiente.
- Iovino, S. (2016). *Ecocriticism and Italy. Ecology, Resistance, and Liberation*. London : Bloomsbury Academic.
- Jean-Charles, R.M. (2014). *Conflict Bodies : The Politics of Rape Representation in the Francophone Imaginary*. Columbus : Ohio State University Press.
- Latour, B. (2015). *Face à Gaïa : huit conférences sur le nouveau régime climatique*. Paris : La Découverte.
- Lévy, J.J. (2004). *Entretiens avec Georges Anglade. L'espace d'une génération*. Montréal : Liber.
- Maximin, D. (2006). *Les fruits du cyclone : une géopoétique de la Caraïbe*. Paris : Seuil.
- Moreau de Saint-Méry, M.L.E. (1797). *Description topographique, physique, civile, politique et historique de la partie française de l'isle Saint-Domingue*, tome 1. Philadelphie : chez l'auteur.
- Pariset, Y. (2018). *Regards littéraires haïtiens. Cristallisations de la fiction-monde*. Paris : Classiques Garnier.
- Philémon, C. (1930). *Galeries Martiniquaises : population, mœurs, activités diverses et paysages de la Martinique*. Paris : Ateliers Printroy.
- Rozières, G. (2017). « Ouragans Maria, Harvey, Irma, Jose... la faute au réchauffement climatique ? C'est plus compliqué que ça... ». *Le Huffington Post*. [http://www.huffingtonpost.fr/2017/09/20/ouragans-maria-harvey-irma-jose-la-faute-au-rechauffement-climatique-cest-plus-complique-que-ca\\_a\\_23215989/](http://www.huffingtonpost.fr/2017/09/20/ouragans-maria-harvey-irma-jose-la-faute-au-rechauffement-climatique-cest-plus-complique-que-ca_a_23215989/).
- Schuller, M. (2016). *Humanitarian Aftershocks in Haiti*. New Brunswick : Rutgers University Press.
- Shelton, M.-D. (1993). *Image de la société dans le roman haïtien*. Paris : L'Harmattan.
- Shelton, M.-D. (2015). *Éloge du séisme : le tremblement de terre en littérature*. E-book. Paris : L'Harmattan.
- Simasotchi-Bronès, F. (2020). « Roman francophone caribéen et pensée écologique ». Gauvin, L. ; Fonkua, R. ; Alix, F. (éds), *Penser le roman francophone contemporain*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, 280-93.
- Turcotte, V. (2010). *Lire l'altérité culturelle dans les textes antillais*. Québec : Presses de l'Université du Québec.

- Ursulet, L. (1997). *Le Désastre de 1902 à la Martinique : l'éruption de la Montagne Pelée et ses conséquences*. Paris : L'Harmattan.
- Utz, P. [2013] (2017). *Culture de la catastrophe. Les littératures suisses face aux cataclysmes*. Carouge : Éditions Zoé.
- Valdman, A. ; Iskrova, I. (eds) (2007). *Haitian Creole-English Bilingual Dictionary*. Bloomington : Indiana University.
- Yacou, A. (2007). « Introduction ». Jno-Baptiste, P. ; Yacou, A. (éds), *Les risques majeurs aux Antilles : approche culturelle et prévention sociale*. Paris : Karthala, 9-10.

